

Les réfugiés de Ridvan Pllana

Traduit par Rina Çela Grasset

Nous nous sommes réfugiés ... !

Réfugiés en Nouvelle Zélande. Des champs verts à perte de vue et des ruisseaux comme nulle part ailleurs. Il y avait tout dans ce pays, sauf des kakis. Quoi dire ! Le Paradis sur Terre.

Les autorités nous ont bien accueillis. Parole d'honneur, meilleur accueil ne peut pas exister. Ils nous ont offert tout ce dont on avait besoin. Tout ! Ils nous ont même donné maison, terre et vignes. A partir de ce jour tout était à nous. La preuve, les actes de propriété à notre nom. C'était la première fois qu'on était en possession de tels documents. Nous avons pris nos aises. La chance nous souriait enfin.

Quand nous avons fini de nous installer, les autorités nous ont posé une condition. Un interdit bizarre. Nous avons droit de cueillir et de manger tous les fruits du jardin : les prunes, les poires, les abricots, les cerises. Sauf les pommes. Même le raisin on avait le droit de le manger. Mais pas les pommes. Puisque c'était la condition, on s'est dit qu'il fallait le respecter. C'est ce qu'on a fait.

La vie a recommencé pour nous. Une vie isolée du reste du monde, mais la solitude ne nous empêchait pas d'être heureux. Nous occupions notre temps à travailler dans le jardin, dans les vignes, dans les champs.

On avait rarement de visites. Une fois tout les deux - trois mois. Pas plus. En fait ils ne s'inquiétaient pas pour nous, ils venaient vérifier leur pommier. Juste pour compter les fruits. Ils restaient peu, parlaient peu et ensuite partaient pour revenir quelques mois plus tard.

A cause de ces rares visites et aussi du fait que nous ne voyions personne le reste du temps, nous avons commencé à prendre des fâcheuses habitudes. Il faisait chaud et les habits ne nous servaient que très rarement. Nous vivions nus comme les vers désormais. C'était sûrement à cause de ce détail que notre vie sexuelle renaquit de ses cendres. Les signaux de nos corps étaient facilement perceptibles.

Dès qu'elle remarquait des signes de mon érection, Raza abandonnait vaisselle, lessive, ménage et tout ce qu'elle avait en main pour me sauter dessus.

C'était souvent les après midis. Je m'endormais après le repas, fatigué du travail dans la vigne ou dans les champs. Je ne me souvenais jamais de quoi je rêvais lors de ces siestes, mais je bandais dur et ce détail n'échappait pas à l'œil d'aigle de Raza. Je me réveillais pris au piège entre ses cuisses blanches.

Quelques temps plus tard ses sauterelles ont commencé à me déranger car elle m'interrompait au plus profond de mon sommeil. J'ai pris l'habitude de cueillir dans les vignes une feuille que je posais sur mon atout avant de tomber dans les bras de Morphée. Le végétal couvrait l'essentiel pour garantir la paix de la sieste. Au moins c'est ce que je croyais. La couverture ne suffisait plus pour couvrir la tige de bambou qui grossissait à vue d'œil dès que je plongeais dans mes rêves. Comment pourrait échapper ce détail à Raza ? L'alerte était donnée et elle ne pouvait plus rester sans rien faire. Elle se jetait sur moi tel une vague folle contre le phare titillant la lumière.

Un jour elle m'a fait quelque chose que d'inhabituel. Au début j'ai refusé. Elle me calma en me disant : « Laisse toi faire... Sois tranquille. Tout le monde fait cela. »

J'ai cédé. Je l'ai laissé faire. Elle n'a pas perdu une seconde. A fait avec moi quelque chose que je n'ose même pas prononcer. Elle de son côté ne pouvait rien prononcer non plus, elle avait la bouche pleine. Entièrement. Au début j'ai eu peur de tomber dans les pommes mais après j'ai repris mes esprits. J'ai été en extase comme jamais. Le soir venu j'avais des doutes que Raza soit en état de manger quoi que ce soit, mais, à ma surprise, elle a dévoré son repas jusqu'à la dernière miette et ensuite a dévoré mes restes avec gourmandise. Quelle femme ! Je n'avais jamais eu de doutes que c'était une sacrée femme, mais pas à telle point. Je la redécouvrais émerveillé. Elle me poussait aux limites de la folie, une si douce folie.

Le midi est devenu mon temps préféré de la journée. J'aurais même aimé qu'il y ait deux midis dans la journée. J'ai abandonné les feuilles de vigne. Je n'en avais plus besoin. La sieste était juste un prétexte désormais pour voir exploser un feu d'artifices sur nous.

La vie était belle. Nous ignorions totalement le pommier qui étalait sa couronne avec des fruits murs devant la véranda. Notre bonheur nous suffisait !

Tout comme moi, Raza était heureuse. Elle cuisinait des plats délicieux et des gâteaux succulents en attendant avec impatience le rituel du midi. Ensuite elle tricota des chaussettes et des bonnets. Une dizaine m'était destinée, même si je n'en avais pas besoin. Le reste était des cadeaux pour ses proches. Raza espérait leur envoyer tout un jour prochain, en attendant de trouver quelqu'un qui ferait le long voyage.

Des années sont passées ainsi. La pile de chaussettes et de bonnets grossissait sur l'armoire au coin de la chambre.

Un jour nous avons appris que quelqu'un partirait bientôt à destination de notre pays. Un réfugié, qui avait traversé la mer comme nous pour venir en Nouvelle Zélande. C'était l'occasion attendue pour envoyer le colis de chaussettes et de bonnets tricotés avec amour par Raza à sa famille. On a retourné Ciel et Terre pour trouver le contact de Sere Penti, tel c'était le nom de celui qui ferait le voyage. Enfin on a réussi à le trouver et l'inviter chez nous. Les gens nous ont déconseillé de lui faire confiance, mais il a bien tenu parole. Comme promis, il est venu nous rendre visite avant son départ. On a à peine eu le temps de s'habiller quand il s'est présenté devant notre porte. Il parlait d'une voix tellement basse, qu'on avait du mal à le comprendre. Sans parler d'un tic bizarre, il sortait et entraînait la langue en permanence, à tel point que c'était gênant. Mais nous faisons des efforts de faire semblant de ne pas le remarquer, même si on avait du mal à cacher notre étonnement. Après avoir bu le café et mangé le morceau de gâteau aux abricots que Raza avait cuisiné la veille, il sauta du canapé et prit la porte. On n'avait rien dit pour l'offenser, ni fait des remarques pour sa langue qui avait du mal à se tenir dans sa bouche. Il avait mal réagi quand on lui avait raconté que tout nous appartenait, la maison et les terres alentours. Quand on lui a dit cela, on a eu l'impression de voir de la fumée de ses oreilles. Depuis qu'il était arrivé en Nouvelle Zélande personne ne lui avait rien donné et il ne put maîtriser la colère quand il apprit qu'on possédait aussi des vignes.

Une fois dehors, Sere nous demanda de voir la vigne. Stupéfaits de sa réaction, nous l'avons accompagné. Il regarda les pentes douces des collines avec les pieds de vigne qui traçaient des lignes régulières pendant un long moment, la colère qui montait en lui était palpable. Il s'assit sur l'herbe verte et nous inonda de questions.

- Pourquoi vous avez eu droit à tout ça ? Pourquoi pas moi ? C'est quoi cette injustice ? disait-il avec la langue qui sifflait entre ses dents.

Nous avons essayé de le calmer en lui disant que probablement il devrait faire une demande.

- Quelle demande avez-vous fait ? Quelles étaient les conditions ? Il y a une anguille sous roche, ce n'est pas possible autrement !
- Rien, rien d'exceptionnel, dit Raza intimidée. Nous n'avons rien demandé. On nous a tout donné, avec la condition de ne pas toucher les fruits du pommier devant la maison. C'est tout !
- C'est quoi cette histoire de pommier ? demanda-t-il soudainement calme. Même sa langue arrêta de rentrer et sortir de manière incontrôlée. D'ailleurs on dirait que l'ombre d'un sourire s'esquissa sur le coin de ses lèvres.
- C'est rien, je lui ai répondu. On doit la laisser en paix et elle nous laisse en paix.
- Ah oui ? se mit-il à rire. Foutaises. C'est juste un pommier. Allons goûter ses fruits,- dit-il et il se mit à marcher vers l'arbre qui se tenait droit au milieu du jardin devant la maison.

Nous étions pétrifiés avec Raza. Le cœur battant nous avons accéléré nos pas pour l'attraper avant qu'il ne cueille les fruits.

- Raza, n'exagérez pas ! C'est ridicule cette histoire, ça ne tient pas debout ! Juste pour devenir la risée de tout le monde. Et puis vous voulez que je transporte votre colis à travers les océans ? Je ne vous demande pas l'impossible. Juste une pomme. C'est comme ça que vous accueillez l'ami ? Perdrez-vous la face pour un fruit ?

Raza rougit comme si un voile rouge la couvrit entièrement. Elle s'adressa à moi :

- Ce n'est pas grave. C'est juste un arbre fruitier, comme tous les autres. Rien de plus. Ça fait des années qu'on nous l'a interdit. Personne ne se rendra plus compte. Cueille !

Ma tête allait exploser. Je commençais à m'engourdir, comme si j'étais ivre, alors que je n'avais pas bu une seule goutte d'alcool. J'avançai vers l'arbre, j'attrapai une branche alourdie de fruits rouges et j'ai pris une pomme. L'instant après je plantai les dents dans sa chair. Je mordais la pomme. Et laquelle ! L'interdite !

L'engourdissement s'éloigna l'instant suivant, quand le jus sucré envahit ma bouche. Je devins clairvoyant tout à coup. Raza aussi. Sere me regardait avec sa langue redevenue incontrôlable.

D'un mouvement de féline, Reza me sauta à la gorge et me serra le cou avec ses longs doigts.

- N'avale pas, n'avale pas !

Ses doigts m'interdisaient de respirer. J'ai lu dans ses yeux la bataille qui se livrait en elle. En espace d'un instant elle du faire le choix. Elle se rendit. Libéra mon cou et explosa en larmes.

Sere Penti disparut en glissant entre herbes et vignes. On n'avait pas compris le sens de son nom. Pas commun.

Le lendemain, très tôt, les autorités sont venues nous chercher. Ils m'ont envoyé ici, dans ce lieu. Je ne sais ni où je me trouve, ni combien de temps je dois rester ici. Je ne sais pas non plus où se trouve Raza. Elle a du finir quelque part comme moi, livrée à elle-même. Je sais seulement que, quand je monte la colline au coucher du soleil, je reste la haut à le regarder plonger dans la mer et je l'attends toute la nuit. Le lendemain sa tête rousse émerge de l'horizon et j'ai l'impression de voir Raza qui avance vers moi. Et je me demande si Raza ne fait pas la même chose au sommet d'une colline, à regarder le soleil pensant à moi, avançant vers elle.

Des collines innombrables nous séparent. L'un à l'Est, l'autre à l'Ouest. Entre-temps le soleil monte et descend dans la voûte céleste indifférent à notre sort. Il nous couvre de ses rayons pour nous reprocher le péché. Péché que je ne sais pas comment me faire pardonner.

En attendant il nous reste qu'à prier pour qu'on puisse se retrouver un jour avec Raza et reprendre notre vie. Et nos plaisirs de midis.

... l'espoir me tient en vie !